

Sachs, Ignacy, éd. (1996) *Quelles villes, pour quel développement?* Paris, PUF (Coll. « Nouvelle encyclopédie Diderot »), 325 p. (ISBN 2-13-047267-2).

Daniel Le Couédic

Volume 41, numéro 112, 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/022634ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/022634ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Le Couédic, D. (1997). Compte rendu de [Sachs, Ignacy, éd. (1996) *Quelles villes, pour quel développement?* Paris, PUF (Coll. « Nouvelle encyclopédie Diderot »), 325 p. (ISBN 2-13-047267-2).] *Cahiers de géographie du Québec*, 41(112), 112–114. <https://doi.org/10.7202/022634ar>

currently exist. It is not unique that advancements made in hardware are driven by software or visa versa, and is the case as "virtual reality" becomes another driving force.

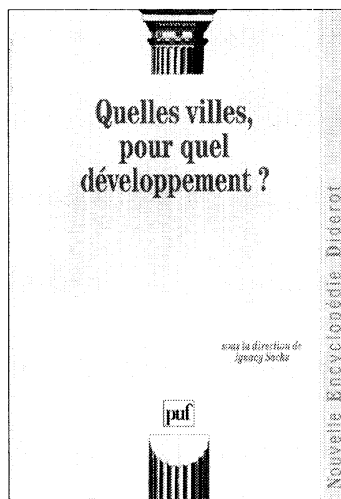
In conclusion, the changes in the second edition are well ordered and provide consistent review. A major strength of this text is in the liberal use of examples. The hope is by illustrating operations and their representative images, readers can discover how and why to use them. This handbook may benefit a beginning or intermediate user and/or those readers who want to understand the processing issues found in many imaging applications. Other than being a useful addition to a reference library, all readers can gain from this author's experience and from his ability to cover the topic in an insightful and accessible manner.

**Christopher J. Incardona**  
School of Natural Resources  
Spatial Analysis Laboratory  
University of Vermont

SACHS, Ignacy, éd. (1996) *Quelles villes, pour quel développement?* Paris, PUF (Coll. «Nouvelle encyclopédie Diderot»), 325 p. (ISBN 2-13-047267-2)

Dans cet ouvrage, paru quelques jours avant le «Sommet des villes» d'Istanbul organisé par les Nations Unies, Ignacy Sachs entendait manifestement contribuer à un débat dont on peut craindre qu'il ait tourné court. Pour ce faire, il avait réuni onze auteurs, de renommée internationale pour la plupart, et profité d'une collection aux ambitions encyclopédiques, qui entend transformer les produits de la recherche en authentique culture scientifique, assimilable bien au-delà des sphères de leur production.

Le livre, qui est divisé en trois parties, s'ouvre par une magistrale présentation de cinq millénaires de croissance urbaine. Paul Bairoch réussit en effet le miracle d'opérer la synthèse de cette très longue durée en 40 pages pleines de nuances. Loin d'un simple exercice d'érudition, il s'agit d'une mise en perspective des grands thèmes qui sont ensuite déclinés: les relations entre démographie, économie et établissements humains; les multiples aspects de la ruralité; l'inflation urbaine du tiers monde et la stagnation actuelle du taux d'urbanisation occidentale; la coexistence de villes parasites et génératrices. Ces deux derniers vocables furent proposés par Bert Hoselitz en 1955 et connurent aussitôt une grande fortune critique, mais Maurice Aymard, interprète des



historiens des *Annales*, d'abord réservés devant les villes — que Braudel longtemps ne dissocia guère du vaste concept d'espace —, nous met d'emblée en garde contre le manichéisme d'une telle dichotomie. Une telle prudence n'habite guère Jürgend Oestereich, qui fait craindre un instant au lecteur de s'être fait enrôler dans une entreprise moralisatrice. Pour ce chercheur allemand, pas de doute: toutes les villes connues s'adonnèrent au parasitisme. Dès lors, sa contribution, qui est le maillon faible du livre, n'est qu'un plaidoyer pour un «écodéveloppement» de nature à façonner enfin la cité généreuse. Et de nous asséner quelques lieux communs gorgés de bons sentiments, qui se ramènent à une règle des trois substitutions: préférer la régénération à la productivité, remplacer la croissance par la conservation et, surtout, opter pour la sobriété au détriment de la «consommation hédoniste». Au sortir de ce catéchisme, l'esprit critique trouvera promptement à se rétablir grâce aux textes ciselés d'Anatole Kopp — dont on lira avec émotion un article posthume —, Jeanne Chase et Augustin Berque. Tous trois nous rappellent opportunément que nous ne sommes pas les premiers, dans ce siècle emballé, à nous interroger sur la nature politique, économique et doctrinale de la ville. Chacun à sa façon, ils nous introduisent dans la troisième partie du livre, consacrée aux «configurations villes-campagnes», en évoquant tour à tour les rêves désurbanistes de la Russie postrévolutionnaire, la «semence de villes» fécondant nature et campagne que Lewis Mumford appelait de ses vœux, et le destin asiatique des théories d'Ebenezer Howard. Enfin, pour qui penserait que la médiocre postérité de ces grandes heures et, plus encore, l'infinie tristesse de la décennie écoulée auraient enterré l'utopie, Cynthia Ghorra-Gobin apporte un démenti. De quelques expériences conduites aux États-Unis, elle tire en effet la conviction — sans béatitude excessive, cependant: ne parle-t-elle pas de risque d'apartheid? — que «la dématérialisation croissante de l'expérience quotidienne» peut être endiguée par «une réhabilitation du développement historique et de l'enracinement territorial».

La dernière partie de l'ouvrage confirme d'ailleurs cette note optimiste: le pire n'est pas sûr et la mondialisation n'a peut-être pas les capacités broyeuses et uniformisantes qu'on lui prête, dans l'hypothèse, bien sûr, où elle serait autre chose qu'un fantasme, ce qui en bien des domaines reste à démontrer. Le marché lui-même ressort apprivoisé et débonnaire du tour du monde qui nous est ensuite proposé. Arnaldo Bagnasco, chantre du développement diffus à l'italienne, nous assure en effet que si ce monstre froid jouit d'une telle santé, «c'est parce qu'il s'articule à une situation sociale et culturelle structurée, qui noue entre les différents acteurs des liens précisément autres que ceux du marché»: *exit* l'angoisse de sa domination sans partage. Certes, Wilson Cano, dans son analyse des 50 dernières années de l'urbanisation brésilienne, nous ramène à de plus sombres pensées, mais son pessimisme ne parvient pas à éteindre l'espoir. Mieux, il reprend vigueur là où nous avons coutume de présumer d'insurmontables difficultés, obnubilés que nous sommes par la quantité, serait-elle celle des hommes. Claude Aubert, observateur de la Chine, et Jean Racine, spécialiste de l'Inde, n'en viennent-ils pas à la même conclusion: l'exode agricole n'est pas l'exode rural. Aucune fatalité ne conduit à la formidable hypertrophie urbaine qui accable l'Afrique. Les petites villes et même les bourgades ont encore un rôle à jouer, par la grâce de la stimulation politique parfois, de la planification souvent, mais plus encore par les prodigieuses ressources d'imagination et de perspicacité dont font preuve bien des populations pourtant malmenées par la géographie et l'histoire.

C'est là une invite à relire l'introduction d'Ignacy Sachs. D'emblée il souhaitait détourner le lecteur de tout catastrophisme et de toute prophétie hâtivement troupée; il écrivait: «le singulier occupe une place si importante dans l'histoire des villes qu'il est mal aisé de construire des modèles de portée générale»; et encore: «il n'y a pas lieu d'extrapoler les tendances lourdes d'urbanisation que nous avons connues au cours du dernier demi-siècle». C'est la conclusion que nous retiendrons de cet ouvrage stimulant, de préférence aux propositions que le coordinateur de l'entreprise avance en s'appuyant, sans trop de conviction ni d'arguments, sur les suggestions un peu brumeuses de P.V. Indiresan. Les travaux pratiques, ici, ne s'imposaient pas.

Daniel Le Couédic  
Institut de Géoarchitecture  
Université de Bretagne Occidentale

STEPHENSON, Peter H. et al., eds (1995) *A Persistent Spirit: Towards Understanding Aboriginal Health in British Columbia*. Victoria, Canadian Western Geographical Series, vol. 31, 390 p. (ISBN 0-919838-21-9)

Dans *A Persistent Spirit*, autochtones et non-autochtones joignent leurs savoirs et leurs expériences afin de faire le point sur l'état de santé des Premières Nations de la Colombie-Britannique et de s'interroger sur des solutions qui mèneront celles-ci vers le chemin de la guérison et ultimement de l'autonomie. Le livre comprend 12 articles et réunit sociologues, géographes, anthropologues, épidémiologues et statisticiens, chercheurs, intervenants et membres de communautés autochtones. Alors que les articles font état de statistiques alarmantes et dénoncent l'oppression coloniale ainsi que les inégalités évidentes entre l'état de santé des populations autochtones et non-autochtones, une note positive sous-tend néanmoins l'ouvrage, soit celle de la résistance, de la résurgence et de l'initiative autochtones.

Le volume trouve un équilibre entre des articles qui mettent l'accent sur des données statistiques et épidémiologiques plutôt inquiétantes, et ceux où se laissent entendre les voix d'autochtones actifs au niveau communautaire. À partir d'une perspective historique, le chapitre 1 décrit l'impact, sur la vie sociale et culturelle des autochtones, des maladies introduites par les Européens. Le chapitre 2 présente un bilan de santé plutôt alarmant de la population autochtone et les chapitres 3 et 8 font respectivement état de l'augmentation des maladies chroniques et du taux élevé de cancer. Les chapitres suivants présentent des projets qui tentent de remédier

